

LE MORT VIVANT

COMÉDIE

DÉDIÉE A MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE

BOURSAULT, Edme

1662

Texte établi par Charlotte Dias, dans le cadre d'un travail
d'édition critique sous la direction de Georges Forestier.
(Université Paris-Sorbonne)

Publié par Gwénola, Ernest et Paul Fièvre, Janvier 2015

LE MORT VIVANT

COMÉDIE

DÉDIÉE A MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE

Représentée par les Comédiens e
du Roi ; et composée par le
Sieur BOURSAULT.

À PARIS, Chez NICOLAS PEPINGUE, en la grande Salle du
Palais, vis-à-vis les Consultations, au Soleil d'or.

M.DC.LXII. Avec privilège du Roi.

Représentée, pour la première fois en 1662 à l'Hôtel de
Bourgogne.

À MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE

MONSEIGNEUR,

Permettez que je me serve ici de l'un des termes du Héros Ridicule que j vous présente, et que je dis que je tremble de peur de causer de la peur à VOTRE ALTESSE, en lui consacrant une Pièce qui n'est recommandable que par la gloire qu'elle a eue de ne pas déplaire à l'Esprit le plus sublime de notre Siècle ; et qui même ne mériterait de porter que la moitié de son Titre, si vos généreux suffrages ne l'eussent développée de l'éternelle obscurité où elle était ensevelie. Aussi, MONSEIGNEUR, quelque dessein que j'ai de me rendre considérable par les profonds respects que je veux avoir pour VOTRE ALTESSE, je n'eusse pu me résoudre à vous faire une offrande si peu digne de vous, si dans l'indispensable obligation où je me trouve de conserver la réputation que je dois à vos applaudissements, je ne me fusse imaginé que la témérité a quelque chose de moins honteux que l'ingratitude. C'est donc, MONSEIGNEUR, avec un zèle respectueux que je fais éclater une reconnaissance qui n'est pas moins juste que la liberté que j'ose prendre est condamnable ; et si VOTRE ALTESSE ne s'offensait pas de la vaste étendue d'une audace si judicieuse, je ne pourrais m'empêcher de lui dire que je ne prends l'occasion de la remercier de ses grâces passées que pour avoir sujet de m'en attirer de nouvelles. Oui, Monseigneur, puisque ce MORT n'est VIVANT que par votre moyen Et qu'il a besoin de votre Protection pour se conserver la vie que vous lui avez redonnée ; je viens vous supplier d'employer votre Générosité à la perfection de votre Ouvrage : Mais quoi que je puisse espérer de VOTRE ALTESSE, comme ce serait me rendre indigne de ses faveurs, qu'aspirer à les mériter par la honte inévitable que je recevrais si je voulais essayer de faire votre Éloge, daignez m'épargner cette confusion ; Et ne souffrez pas, MONSEIGNEUR, que je dérobe cette illustre matière à une Plume plus délicate que la mienne, ni que je prive l'Histoire de l'Ornement le plus auguste qu'elle puisse procurer à la Postérité ; chez qui sans doute je ne serai pas à mépriser, si elle apprend que j'ai eu la gloire d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Très humble, très obéissant,

Et très passionné Serviteur,

BOURSAULT

PERSONNAGES

FERDINAND, cru Père de Stéphanie.
STÉPHANIE, fille d'Henriquez.
LAZARILLE, frère de Stéphanie, et amoureux d'elle.
FABRICE, aussi Amoureux de Stéphanie.
HENRIQUEZ DE GALAS, père de Stéphanie.
GUSMAN, valet de Fabrice.
UNE SERVANTE de l'Hôte à Lazarille.
L'HÔTE DE LAZARILLE.

La scène est à Séville.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Fabrice, Gusman.

GUSMAN.

Oui, la peste m'étouffe, il lui fait les doux yeux.

FABRICE.

Railleur.

GUSMAN.

Je raille donc ?

FABRICE.

Je le crois.

GUSMAN.

Plut aux Dieux !

5 Mais de la vérité c'est la voix que j'emprunte,
Quand je dis que pour vous la Donzelle est défunte,
Et que par un destin plus funeste que doux,
Elle vit pour un autre, en trépassant pour vous.

FABRICE.

Quoi, Gusman, Lazarille aimerait Stéphanie ?
Tu feins.

GUSMAN.

10 De mon discours toute feinte est bannie,
Dès hier, les écoutant, sans qu'aucun m'aperçut,
L'un s'offrit pour Epoux, et l'autre le reçut :
Vous, Monsieur, qui poussez la harangue muette,
De l'objet qui vous charme, il faut faire diète ;
Et sans de votre part qu'on entende du bruit,
Souffrir que de vos feux Lazarille ait le fruit.

FABRICE.

15 Point, Lazarille m'aime, il me l'a fait paraître,
Il n'a point de secret qui pour moi le doive être ;
Si quelque amour pour elle il avait senti,

Gusman, il est sincère.

GUSMAN.

Et mes yeux ont menti ?
20 Mais si je puis surprendre et Monsieur et Madame,
Et que tous deux ensemble ils parlent de leur flamme :
Si je puis vous montrer qu'ils s'entraiment tous deux,
Qu'elle est de lui charmée, et lui d'elle Amoureux,
Que direz-vous alors ?

FABRICE.

Je louerai ta conduite.

GUSMAN.

25 Allons nous en dîner, et revenons ensuite :
Dans une heure au plus tard dans ce même jardin,
Nous verrons qui des deux doit passer pour Badin :
Mais de l'objet aimé le Père ici le montre.

FABRICE.

De ce fâcheux Vieillard évitons la rencontre.

SCÈNE II.

Ferdinand, Stéphanie.

FERDINAND.

30 Es-tu là Stéphanie ? Ôtes-moi de soucis :
Réponds. Ah ! te voilà.

STÉPHANIE, à une fenêtre.

Sans doute.

FERDINAND.

Et me voici ;
Mais de là jusqu'ici l'espace étant si grande,
Il faut que dans ce lieu ta personne descende,
Pour d'une âme tranquille écouter mon discours.
Descends-donc.

STÉPHANIE.

J'obéis.

FERDINAND.

Mais hâte-toi.

STÉPHANIE.

Je cours.

FERDINAND.

35 En t'appelant, sais-tu quel succès j'en espère ?

STÉPHANIE.

Non, Monsieur.

FERDINAND.

Tu sais bien qu'on me nomme ton père ?

STÉPHANIE.

Oui, Monsieur.

FERDINAND.

Sache encore qu'il n'est rien de cela,
Que ce n'est que de nom que je fus ton papa,
Et malgré ta vertu dont toujours l'éclat brille,
40 Que je ne voudrais pas que tu fusses ma fille.
Ce n'est pas qu'en effet, durant près de vingt ans,
Je t'aimais comme un Père aimerait ces enfants,
Et voyant les beautés dont le Ciel te partage,
Mon cœur depuis un mois t'aime encore d'avantage.
45 Aussi quoique sur toi j'eusse assez de pouvoir
Pour te casser la tête en faisant ton devoir,
Bien loin de te causer une douleur amère,
Je t'ai toujours traitée en enfant de ta mère.
Mais pour venir au point qui m'a fait t'appeler,
50 Je crois que tu sais bien que c'est pour te parler ;
Et puisqu'en ce jardin c'est ma voix qui t'attire,
Qu'il faut que j'aie aussi quelque chose à te dire.
C'est donc pour te parler que je t'ai fait venir ;
Et pour te dire aussi qu'il est temps de t'unir,
55 Avec quelque Gaillard dont la mine te plaise,
Et qui soit en état de te mettre à ton aise.
Sers-toi donc à présent du pouvoir de tes yeux,
Qui dans trois ou quatre ans deviendront chassieux :
Que veux-tu me répondre à ce que je propose ?

STÉPHANIE.

60 Que pour vous obéir je ferai toute chose,
Je suis prête, ordonnez.

FERDINAND.

Ta haute humilité,
Ne me charme pas moins que ferait ta beauté :
Mais au bonheur ouvert devenir si sensible,
De ton pressentiment c'est l'effet infaillible,
65 Et je ne doute pas que tu vois aisément
Que qui n'est plus ton Père, est enfin ton Amant.

STÉPHANIE.

Vous Monsieur, mon Amant ?

FERDINAND.

Oui, moi-même à toi-même,
Je découvre mon Âme, et te dis que je t'aime,
Et qu'il est nécessaire à l'ardeur de mes feux,
70 Que par un Mariage on nous joigne tous deux.
Si dans mes jeunes ans je n'aimais que les Armes,
Et si dans ce moment tu fourmilles de charmes,
Notre premier enfant, étant fille ou garçon,
Sera plus beau qu'un Ange, ou plus fort qu'un Sanson.

STÉPHANIE.

75 Quoi, Monsieur...

FERDINAND.

À ton tour tu veux m'ouvrir ton Âme,
Et répondre au plaisir que te cause ma flamme,
Mais pour toi ma bonté qui te sert de secours,
Veut à ta modestie épargner ce discours.

STÉPHANIE.

Ah daignez m'écouter : et souffrez que j'embrasse...

FERDINAND.

80 Quoi, te mettre à genoux pour mieux me rendre grâce ?
Crains-tu que je t'échappe ? Ah ! Ne t'alarme pas,
Quoi qu'il puisse arriver apprends que tu m'auras :
Mais rentre promptement, car je vois Lazarille,
Il s'avance.

STÉPHANIE.

Oh malheur ! Que ne suis-je sa fille.

SCÈNE III.

Lazarille, Ferdinand.

LAZARILLE.

85 De tous vos serviteurs étant le plus soumis,
Un libre accès chez vous me fut toujours permis,
Monsieur, et vous m'avez à toutes mes visites
Fait des civilités par delà mes mérites.

FERDINAND.

Couvrez-vous.

LAZARILLE.

90 Mais enfin, après tant de bontés,
Mes yeux de Stéphanie ayant vu les beautés,
D'adorer ses attraits je ne pus me défendre ;
Si bien que dans l'espoir de me voir votre gendre,
Je viens d'un zèle ardent embrasser vos genoux,

Afin que vous souffriez que je sois son Epoux.

FERDINAND.

95 Fort bien.

LAZARILLE.

Je ne dis rien d'une ardeur infinie,
Suffit que chaque jour vous voyiez Stéphanie,
Peut-on ne pas l'aimer sans manquer de raison ?

FERDINAND.

Vous ne pouviez venir en meilleure saison.

LAZARILLE.

100 Donc à ma passion vous êtes favorable ?
Donc je puis espérer cet objet adorable ?
De votre affection je suis trop éclairci ;
Quoi vous me préparez...

FERDINAND.

Un refus, Dieu merci.

LAZARILLE.

Un refus ?

FERDINAND.

Un refus.

LAZARILLE.

Ah ! Du moins que je sache
Si parmi mon ardeur vous trouvez quelque tache.

FERDINAND.

105 Nenni, mais par un sort qui pour vous est fatal,
Vous avez le malheur de m'avoir pour rival.

LAZARILLE.

Vous aimez votre fille ? Ah ! Si par quelque ruse...

FERDINAND.

110 Tout chacun m'en croit Père et tout chacun s'abuse,
Je vous crus de tout temps un Ami si discret,
Que je puis à vos yeux exposer un secret :
Mais il faut toutefois m'assurer de se taire.

LAZARILLE.

De ce triste secret quel que soit le mystère,
Parlez, de vos Amis je suis l'un des plus grands.

FERDINAND.

115 Il y peut bien avoir plus de cinq fois quatre ans,
Qu'une Dame à cheval, qu'avait un homme en croupe,

Passa par cette ville, allant à Gadalupe,
 Et pour ne pas vous faire un trop long entretien,
 Du logis que j'occupe en vint faire le sien.
 Après que de cheval elle fut descendue,
 120 Je vis qu'elle était pâle, et toute morfondue,
 De son maigre visage on eût compté les os,
 Ses bras étaient petits, mais son ventre était gros,
 Et s'il faut devant vous que sans fard je m'explique ;
 Durant une heure ou deux je la crus hydropique :
 125 Mais peu de temps après mon esprit fut certain,
 Que ce n'était pas d'eau que son ventre était plein.
 Quoique dans mon logis elle n'eut rien à craindre,
 J'entendis sur le soir cette Dame se plaindre ;
 D'abord prêtant l'oreille à sa voix, j'en ouïs :
 130 Vois de quels tristes biens à présent tu jouis,
 Puisque tu t'es fiée à des promesses vaines,
 Qu'un moment de plaisir te coûtera de peines !
 Que le Ciel en courroux te prépare de maux !
 Voit-on quelques malheurs à tes malheurs égaux ?
 135 Ton fruit qui voit le jour rend-il ta douleur moindre ?
 Là j'ouïs une voix à la sienne se joindre,
 Dont l'extrême faiblesse, et le ton délicat,
 Avait bien du rapport aux cris d'un petit Chat.
 Lors pour voir ce mystère ayant ouvert la porte,
 140 Je trouvais cette femme en langueur ; demi-morte.
 Un enfant à ses pieds qui venait d'être fait,
 Et qui quoique petit était beau tout à fait.
 En un rude courroux j'eus dessein de me mettre,
 Mais la mère à l'enfant ne put me le permettre,
 145 Et d'un gros Diamant le brillant gracieux,
 Sut me fermer la bouche, et m'éblouir les yeux :
 Si bien que l'Accouchée ayant par son adresse
 Apaisé ma colère et surpris ma tendresse,
 Sans rien appréhender des médisants propos,
 150 A son enfant tout nu je donnais des drapeaux,
 Qui la même nuitée ayant eu la migraine,
 Fit chercher au plus vite, et Parrain et MARRAINE.
 Car dans sa maladie on craignait qu'il mourut ;
 Et Dona Stéphanie est le nom qu'il reçut.

LAZARILLE.

155 Ô Ciel ! Après ce coup que faut-il que j'espère ?
 Hélas !

FERDINAND.

Vous voyez bien si j'en fus jamais Père.

LAZARILLE.

Je ne le vois que trop.

FERDINAND.

Pour vous donc abréger,
 Stéphanie en huit jours ne fut plus en danger,
 Et la mère pour lors pleinement satisfaite,
 160 La commis à ma charge, et sonna sa retraite,
 Et m'ayant ses joyaux déposés dans les mains,

Avant que de partir m'expliqua ses desseins.
Monsieur, dit-elle alors, connaissant votre zèle,
Je vous laisse ma fille, et vous laisse avec elle
165 De quoi l'entretenir, et payer ses dépenses
Tant que pourra durer la longueur de sept ans.
Environ ce temps-là j'enverrai la reprendre ;
Surtout je vous enjoins de jamais ne la rendre,
Qu'à celui qui pour elle ayant quelque amitié,
170 A cet anneau rompu joindra l'autre moitié.
Cela dit, elle part, et sa fille demeure,
Qui durant son enfance amandait d'heure en heure,
Et qui vécut si bien, qu'encore même elle vit,
Qui des charmes qu'elle a tout le monde ravit.
175 Comme elle est à présent dans un ange à produire,
Ma violente ardeur je lui viens de déduire,
Et trouvant dans ma flamme un plaisir assez doux,
Pour mieux m'en rendre grâce elle était à genoux :
Mais comme à mon esprit sa pudeur est connue,
180 Je l'ai fait retirer voyant votre venue ;
Et pour conclusion je vous fais assoir,
Qu'elle borne sa gloire au bonheur de m'avoir.
Adieu.

SCÈNE IV.

LAZARILLE, seul.

Peut-on souffrir une douleur plus dure !
Voir de mes propres yeux son indigne posture,
185 Et lorsque par son ordre on peut tout espérer,
Embrasser les genoux, de qui doit l'adorer !
L'ingrate ! Elle paraît.

[SCÈNE V].

Stéphanie, Lazarille.

Fabrice et Gusman sont au même jardin.

STÉPHANIE.

Quelque espoir qui vous flatte,
Empêchez que pour moi votre flamme n'éclate,
Et quoi que votre amour ait pour vous des appas,
190 Faites que pour me plaire il ne paraisse pas.
Car enfin...

LAZARILLE.

C'est assez, de la loi qu'on m'impose,
Mon esprit tout confus vient d'apprendre la cause,
Ferdinand...

STÉPHANIE.

Ferdinand vous a donc tout appris ?

LAZARILLE.

N'en doutez pas.

GUSMAN, à Fabrice.

Hé bien, les avez-vous surpris ?

195 S'aiment-ils ?

FABRICE.

Stéphanie être avec Lazarille !

Écoutons.

LAZARILLE.

Du vieillard, vous n'êtes plus la fille.

FABRICE.

Ô Dieux !

STÉPHANIE.

C'est ce qui doit vous causer du tourment
Cessant c'être mon père il devient mon amant.

FABRICE.

Ferdinand l'aime aussi, Gusman !

GUSMAN.

200 Manque-t-on d'appétit près de si belle viande ?
Belle demande ;

LAZARILLE.

Ferdinand doit donc faire un obstacle à mes vœux ?

STÉPHANIE.

Pouvez-vous en douter, et connaître ses feux ?

FABRICE.

Elle ne l'aime pas.

GUSMAN.

Mon Dieu, quoi qu'elle dise,
Elle a l'esprit mûré, croyez-moi, fou s'y fie.

LAZARILLE.

205 Lorsqu'il a déclaré l'amour qu'il a pour vous,
Pour y répondre mieux vous étiez à genoux ;
Ainsi...

STÉPHANIE.

Cette posture où j'ai su me contraindre,
Montre ce que de lui vous avez lieu de craindre.

FABRICE.

Entends-tu ?

GUSMAN.

210 Qui pis est, suivant ce que je vois,
Mon esprit indupable est dupé par sa voix.

LAZARILLE.

Cependant, animé d'une ardeur assez grande,
De vous à mon Rival j'ai tenté la demande ;
Et suivant les conseils que de vous j'ai reçus,
Je me suis attiré la rigueur d'un refus.

FABRICE.

215 J'en suis ravi, Gusman.

GUSMAN.

Vous voyez, l'aime-t-elle ?

FABRICE.

Je n'en puis que juger.

STÉPHANIE.

Vous m'avez demandée ? Ô fortune cruelle !

LAZARILLE.

Et suivi vos avis.

STÉPHANIE.

220 Trop tôt à mon malheur vous les avez suivis :
Quand je crus vous donner un conseil nécessaire,
Ferdinand de ma part était vu comme Père ;
Mais n'étant pas sa fille, et sachant son amour,
Je n'apprends qu'à regret que le votre est au jour.

FABRICE.

L'aime-t-elle ? Tu vois.

GUSMAN.

Comment Diable la croire ?
Ses discours sont pour moi des feuillets du Grimoire.

STÉPHANIE.

225 J'entends du bruit, fuyez, et de peur que de vous
Le Rival qui vous nuit ne devienne jaloux,
Le plus que vous pourrez éviter ma présence.

LAZARILLE.

Adieu, je laisse au Ciel à punir cette offense.

STÉPHANIE.

230 Moi, je suis votre exemple, et j'invoque les Dieux,
Pour me voir délivrée d'un Amant odieux.

Lazarille sort.

SCÈNE V[I].

Fabrice, Stéphanie, Gusman.

GUSMAN.

Tout va bien.

FABRICE.

Profitons ; il sort tout en colère.

GUSMAN.

Poussez donc.

FABRICE.

235 Lazarille aura pu vous déplaire,
Je l'ai vu qui d'ici sort assez brusquement ;
Mais vous pouvez en moi recouvrer un amant,
Puisque depuis longtemps mon cœur pour vous soupire,
Sans que dans mes respects, j'ai osé vous le dire.

STÉPHANIE.

Quoi, vous m'aimez, Fabrice ?

GUSMAN, la tirant à l'écart.

240 Oui, foi d'homme d'honneur,
Il dit que c'est de vous que dépend son bonheur ;
Et vous pouvez penser que sa flamme est bien forte,
Puisque j'ose vous faire un serment de la sorte.

STÉPHANIE.

Vous m'aimez !

FABRICE.

Le moyen de ne vous aimer pas,
Et de pouvoir sans cesse admirer vos appas.

STÉPHANIE.

245 S'il est vrai que pour moi votre ardeur soit sincère,
Pourquoi vous obstiner si longtemps à la taire ?
Loin que par votre aveu vous puissiez m'alarmer,
Qui se fut vu aimée aurait pu vous aimer.

Au reste, Lazarille eut toujours tant d'adresse,
Qu'au lieu de me déplaire, il aurait ma tendresse ;
C'est à lui seulement que l'Hymen doit m'unir,
250 J'en ai fait la promesse, et je la veux tenir.
Adieu, ce sentiment est selon qu'il doit être.

SCÈNE VI[I].
Fabrice, Gusman.

FABRICE.

Ah, Gusman mon Valet !

GUSMAN.

Ah, Fabrice mon Maître !

FABRICE.

Que je suis malheureux !

GUSMAN.

Point, point, rayez ce mot,
Vous seriez plus heureux si vous étiez moins sot.

FABRICE.

255 Maraud insupportable...

GUSMAN.

Et vous tête étourdie,
Dont le cœur est de flamme et la langue engourdie,
Ce qui vient d'arriver ne vous sied que trop bien ;
Avoir chaud comme un Diable, et ne parler de rien,
Brûler dans sa chemise à l'exemple d'Hercule,
260 Et puis après cela devenir ridicule,
Jusqu'au point de souscrire au plaisir d'un rival,
Si ce n'est être sot, c'est paraître cheval.

FABRICE.

Au plaisir d'un Rival que jamais je souscrive !
Qu'il possède un objet qui mon âme captive !
265 Et que sans écouter un amour violent

GUSMAN.

Et que prétendez-vous, ô Maître un peu trop lent ?

FABRICE.

Puisque si mon Rival n'eut usurpé ma place,
Mon aimable Maîtresse approuvait mon audace,
Apprends que je m'apprête à le priver du jour,
270 Pour la contraindre encore à souffrir mon amour.
Je ne lui déplais pas, je le viens de connaître,
Elle saura m'aimer quand il cessera d'être,
Je puis donc, supportant que je venge un affront,

Maraud : Terme injurieux qui se dit des gueux, des coquins qui n'ont ni bien ni honneur, qui sont capables de faire toutes sortes de lâchetés. [F]

Le forcer à se battre, et t'avoir pour second.

GUSMAN.

275 Moi second ?

FABRICE.

Quoi, Gusman, tu veux être pagnotte ?

GUSMAN.

Quoi tueur de rivaux, vous voulez qu'on me frotte ?
Et moi qui de la Parque appréhende la faux,
J'ose vous soutenir que cela sera faux.

FABRICE.

280 Ah ! Gusman, souviens-toi que j'aime Stéphanie,
Qu'elle doit, à mon sort, par l'Hymen être unie,
Et que dans le malheur qui talonne mes pas,
N'en pas être l'époux, c'est souffrir le trépas.

GUSMAN.

Trépez.

FABRICE.

Mais mourir, après tant de souffrances,
C'est donner à ma peine une faible allégeance.

GUSMAN.

285 Ne trépez donc pas.

FABRICE.

Donne m'en le moyen ;
Crois-tu qu'on puisse vivre, et ne prétendre rien ?
Et que quand la fortune est pour nous rigoureuse,
Un trépas soit moins doux qu'une vie odieuse ?

GUSMAN.

Trépez-donc.

FABRICE.

290 Gusman, c'est mal me secourir,
Un amant véritable a trop peur de mourir,
Penses-tu qu'au moment qu'on adore une belle,
Il soit fort aisé de faire une absence éternelle ?
Et qu'un cœur que l'amour asservit sous ses lois,
Puisse expirer sans peine après un noble choix ?

GUSMAN.

295 Vivez-donc, si la mort est pour vous effroyable.

FABRICE.

La mort aux malheureux est toujours agréable.

GUSMAN.

Mourez-donc.

FABRICE.

Quel sort qui nous puisse arriver,
Il n'est rien de si doux que de vivre, et d'aimer.

GUSMAN.

300 À votre cher Valet, apprenez votre envie ;
Avoir peur de la mort, et puis craindre la vie ;
C'est, sans qu'il soit besoin de toujours discourir,
Vouloir vivre sans vivre, et mourir sans mourir.
Mais à quoi rêvez-vous ?

FABRICE.

305 Au malheur qui m'afflige,
De moments en moments Lazarille m'oblige,
Il m'aime, et toutefois je ne puis l'épargner,
Et je dois, ou le perdre, ou du moins l'éloigner.

GUSMAN.

310 Un si grand préambule était-il nécessaire ?
Vous savez, grâce à Dieu, que je suis bon faussaire,
Et que sans vanité, je pourrais me vanter,
Qu'au mérite de matois nul ne peut m'imiter,
Si bien qu'à mon talent il n'est pas difficile
De forcer Lazarille à sortir de Séville :
Laissez votre fortune à ma discrétion.

FABRICE.

315 Il me souvient encore d'une autre invention,
L'Ambassadeur d'Afrique est ici.

GUSMAN.

Qu'il s'y tienne.

FABRICE.

Sa personne à peu près est égale à la tienne.

GUSMAN.

Pour cela ?

FABRICE.

Vous avez chacun de mêmes traits.

GUSMAN.

Qu'en est-il ?

FABRICE.

Les plus fins confondraient vos portraits.

GUSMAN.

Que m'importe ?

FABRICE.

320 Pour peu que ton zèle s'applique
À vouloir me servir aux dépens de l'Afrique,
Tu peux en secondant les desseins que je fais,
Contenter mon ardeur, et remplir mes souhaits.

GUSMAN.

Moi que je vous oblige aux dépens de l'Afrique ?

FABRICE.

Tu le peux.

GUSMAN.

325 Justement ; c'est bien là ma pratique,
Quoi, Monsieur, dans l'Afrique ai-je quelque pouvoir ?

FABRICE.

Point du tout.

GUSMAN.

A-t-elle eu le bonheur de me voir ?

FABRICE.

Nullement.

GUSMAN.

De l'Afrique ai-je la dépendance ?

FABRICE.

Encore moins.

GUSMAN.

Fléchit-elle à ma moindre ordonnance ?

FABRICE.

Elle ? Non.

GUSMAN.

330 Comment donc avez-vous prétendu,
Qu'un service à ses frais pût vous être rendu :
Car enfin quoique j'ai un rapport fort sincère
Avec un qui peut-être est bâtard de mon père,

D'ici jusqu'en Afrique un chemin raccourci,
Ne peut être plus long que de là jusqu'ici ;
335 Et puis qu'à vous connaître il faut que l'on s'exerce,
Gusman avec l'Afrique ayant peu de commerce,
Pour raison concluante il conclut de bon cœur,
Que toujours de l'Afrique il sera serviteur.

FABRICE.

Tu n'entends pas mon sens.

GUSMAN.

Comment Diable l'entendre ?

FABRICE.

340 Je veux dans mon logis te le faire comprendre ;
Puis donc que nous avons des sujets à choisir,
Entrons, et sur chacun consultons à loisir.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Lazarille, Fabrice.

LAZARILLE.

Incomparable ami dont toujours la tendresse,
Dans tout ce qui me touche aisément s'intéresse,
345 Approche, et si jamais tu me crus malheureux,
Si jamais mon destin te semblât rigoureux,
Juges par ce billet qui fait naître ma plainte,
Si d'un tourment plus rude on peut sentir l'atteinte.

FABRICE, lit.

Mon Neveu je me plains de mon triste devoir,
350 Qui malgré moi m'oblige à vous faire savoir
Une fort mauvaise nouvelle :
Mon Frère, votre Père ayant fini son sort,
Pour de votre Maison devenir le support,
Votre mère affligée en ce lieu vous appelle.
355 DON RAYMON DE GALAS.

LAZARILLE.

Hé bien ! Parfait ami
Dont la noble chaleur n'agit point à demi ;
Tu vois.

FABRICE.

Ce coup fatal me surprend, et m'étonne,
Il est mort !

LAZARILLE.

Juges-en par l'avis qu'on me donne.

FABRICE.

De tout autre qu'un oncle à qui l'on doit respect,
360 Un billet si fâcheux pourrait m'être suspect :
Mais vois le caractère ; Est-ce point imposture,
Examine.

LAZARILLE.

Non, non c'est la même écriture.

FABRICE.

Pourtant, ou je me trompe, ou tu dis hier au soir,
Que ton Père en ce lieu te pourrait bientôt voir ;
365 Et pour, à son enfant ne pas être inutile,
Qu'il partait de Tolède, et venait à Séville.

LAZARILLE.

Il me l'avait mandé, cet espoir m'était doux,
Mais de tous mes plaisirs mon destin est jaloux.
Il s'oppose sans cesse au cours de ma fortune,
370 Et comme à tout moment sa rigueur m'importune,
Et que de son caprice il me fait le jouet,
J'ai des biens en idée, et des maux en effet.

FABRICE.

Ton sort est déplorable.

LAZARILLE.

Ajoute encore, Fabrice,
Que tout m'est rigoureux, que rien ne m'est propice,
375 Et pour connaître mieux jusqu'où va mon tourment,
Au tendre nom de Fils, joins le titre d'Amant ;
J'adore une beauté, je dois être auprès d'elle,
Et la mort de mon Père à Tolède m'appelle.

FABRICE.

Si j'avais vu l'Objet qui te tiens sous ses lois,
380 Je l'irais e ta part visiter quelquefois.
Comme pour te servir j'ai le cœur tout de flamme,
A répondre à tes feux, j'exciterais son âme,
Et ta vertu sans cesse étalée à ses yeux,
Te rendrait favorable un séjour ennuyeux.

LAZARILLE.

Si tantôt j'eusse appris cette triste nouvelle,
385 J'aurais cru m'éloigner d'une fille infidèle ;
Mais ce coup à mon âme est d'autant plus cruel,
Qu'elle honore mes feux par un feu mutuel.

FABRICE.

Hélas !

LAZARILLE.

A mon ardeur daigne donc être utile,
390 Puisqu'il faut qu'à regret j'abandonne Séville,
Et qu'au moins Stéphanie une fois chaque jour,
Apprenne par ta voix l'excès de mon amour.

FABRICE.

Stéphanie !

LAZARILLE.

Elle-même.

FABRICE.

Ô destin implacable !

LAZARILLE.

Tu te plains.

FABRICE.

395 Je me plains du malheur qui t'accable,
L'Ambassadeur d'Afrique est ton rival.

LAZARILLE.

Ô Dieux !

Il aime Stéphanie ?

FABRICE.

400 Il en est amoureux ;
Comme il est courageux, comme il est magnanime,
Que chacun le respecte, et que chacun l'estime,
Que son crédit est rare, et que dans cet Etat,
Il tient, et il sait garder le rang d'un Potentat,
En vain à ce qu'il veut tu ferais résistance.

LAZARILLE.

Il l'aime !

FABRICE.

De sa flamme il m'a fait confiance ;
Et si je ne m'abuse il vient lui-même exprès,
Pour parler de ses feux.

SCÈNE II.

Gusman, Fabrice, Lazarille, Suite.

GUSMAN, en habit d'Ambassadeur.

405 OÙ d'abord faites gille. Hé bien l'avez-vous vue ?
Celle dont les attraits m'ont donné dans la vue ?

Faire Gille : Populairement. Faire gille, se retirer, quitter une place. [F]

FABRICE.

Non, Seigneur.

GUSMAN.

Et pourquoi, maître fat ?

FABRICE.

Seigneur... Je n'ai pu

GUSMAN.

410 Que plutôt à Dieu que vous fussiez rompu !
Cependant de l'amour je sens la tyrannie,
Traître.

LAZARILLE.

Quoi donc, Seigneur, vous aimez Stéphanie ?
Elle vous charme ?

GUSMAN.

Un peu si vous le trouvez bon.
Mais je vous trouve encore un fort joli mignon,
Pour mettre votre nez jusques dans mon affaire.

LAZARILLE.

Je n'ai pas cru, Seigneur, que ce fut vous déplaire.

GUSMAN.

415 Vous deviez l'avoir cru, car un Ambassadeur,
En parlant avec vous abaisse la grandeur ;
Tirez vos chausses, vite, ou bientôt par la tête...

LAZARILLE.

420 Je sais que votre force égale une tempête,
Et que le rang suprême où le Ciel vous a mis,
Donne de la terreur à tous vos ennemis :
Je ne le fus jamais, et n'ai garde de l'être,
Vous vous abaisseriez si vous étiez mon Maître :
Mais la Postérité publierait vos hauts faits,
Si de votre vertu j'éprouvais les effets,
425 Et si votre Excellence à ma perte animée,
Voulait rendre le calme à mon âme alarmée ;

Et soutenant toujours la grandeur de son sang,
Me céder un Objet qui n'est pas de son rang.

GUSMAN.

Vous êtes trop obscur, je ne puis vous entendre.

LAZARILLE.

430 Vous servir, est-ce un bien que je puisse prétendre ?
Il n'est rien que pour vous je n'osasse embrasser.

GUSMAN.

Pour être votre Maître il me faut abaisser,
Plaît-il ?

LAZARILLE.

Je vous l'avoue.

GUSMAN.

435 Il est donc nécessaire,
Que chacun se maintienne en sa forme ordinaire,
Aussi bien tous vos soins me sont indifférents.
Fabrice !

FABRICE.

Monseigneur.

GUSMAN.

Est-il bon près des Grands ?
Le dois-je retenir ?

FABRICE.

Il en est beaucoup digne.

GUSMAN.

N'êtes-vous point sujet au sirop de la vigne ?

LAZARILLE.

440 Quoi que je sois, Seigneur, vous le connaissez bien,
Votre esprit pénétrant n'ignorât jamais rien.

GUSMAN.

Il est vrai, mais enfin quelquefois on oublie.

LAZARILLE.

445 Ah ! De votre Grandeur l'âme est trop accomplie.
Et quoique la vertu cherche à s'humilier,
Un esprit si fameux ne peut rien oublier.
Vous avez la science en un degré suprême.....

GUSMAN.

Vous me connaissez mieux que je ne sais moi-même
Et les vertus qu'en moi vous trouvez à tous pas,

Sont de hautes vertus que je ne voyais pas.
Fabrice.

FABRICE.

Monseigneur.

GUSMAN.

Cette fille vient-elle ?

FABRICE.

450 Non, Seigneur.

GUSMAN.

Qu'elle est sotté ! Allons donc qu'on l'appelle !
Débiteur de Phébus, c'est vous dont je fais choix,
Pour haranguer l'objet qui me met aux abois,
Et pour faire un portrait qui chatouille son âme,
Où vous représentiez la grandeur de ma flamme ;
455 Mais parlant de mes feux il se faut animer,
Et par votre discours la contraindre à m'aimer.

LAZARILLE.

Moi, Seigneur ? Ah ! Sachez...

GUSMAN.

Je sais que je m'abaisse,
Mais l'esprit le plus ferme est sujet à faiblesse :
Forcer mon Excellence à me servir de vous,
460 Si c'est une folie, il en est de plus fous.
Surtout, à Stéphanie, étalez l'Ambassade,
Poussez-lui des soupirs, affectez la boutade,
Et faites-lui savoir par un terme attractif,
Que l'honneur de ma couche est un bien sensitif.

LAZARILLE.

465 Je m'acquitterai mal...

GUSMAN.

Point, point.

LAZARILLE.

Ciel ! On l'amène !

GUSMAN.

Disposez-vous ?

LAZARILLE.

Hélas !

GUSMAN.

Bon, bon.

LAZARILLE.

Quelle est ma peine ?

SCÈNE III.

**Ferdinand, Gusman, Lazarille, Stéphanie,
Fabrice, Suite.**

FERDINAND.

Monseigneur, les respects...

GUSMAN.

Monseigneur le langoureux,
Paix ; ce n'est pas de vous que je suis amoureux.

FERDINAND.

Mais, Monseigneur l'espoir...

GUSMAN.

470 Mais Monsieur, pas plus outre,
Je suis grand personnage, et malheur à qui m'outré.

FERDINAND.

Ce n'est pas vous outrer...

GUSMAN.

Ah vieux barbon têtû !
Qui fait en me parlant enrager ma vertu,
Porte plus loin l'odeur de ton nez qui renfrogné ;
Et vous le beau parleur faites votre besogne,
475 Dégoisez.

LAZARILLE.

Stéphanie, Hélas !

GUSMAN.

Ah ! L'autre sot,
Qui tout d'abord soupire, et n'a dit qu'un seul mot.

LAZARILLE.

Ce digne Ambassadeur qui n'a rien que d'illustre,
Veut de sa passion augmenter votre lustre :
480 Il n'a pu résister à tant d'appas flatteurs,
Qui des cœurs les plus durs sont vos adorateurs :
Il n'a pu résister aux sensibles amorces
Qui maîtrisent notre âme, et surmontent ses forces :
Il n'a pu résister au pouvoir de vos yeux :
Il vous adore, hélas !

GUSMAN.

485 Ce soupir là va mieux.
Mais c'est trop la flatter ; vantez-lui mon adresse,
Pour plaire à ma Grandeur surprenez la tendresse ;
Louez mon excellence.

LAZARILLE.

Il vous doit être doux,
De voir qu'un si grand homme ait de l'amour pour vous.
Jugez par ses vertus, par son rang, par sa mine,
490 De la gloire éclatante où le Ciel vous destine ;
Moi dont son Excellence a daigné faire choix,
Pour vous représenter qu'il révère vos lois,
Je devrais ressentir de la joie en mon âme ;
D'avoir pu le premier vous parler de sa flamme ;
495 Et mon cœur devrait être et tranquille, et content,
A l'aspect du bonheur qui déjà vous attend ;
Mais hélas !

GUSMAN.

Mais hélas ! Soupirant incommode,
Des hélas éternels ne sont plus à la mode.

LAZARILLE.

Pleut-on parler d'amour sans qu'on soupire ?

GUSMAN.

Non,
500 Mais il faut soupirer de plus d'une façon.
Pour bien complimenter contemplez-moi, Novice.
Hola, quasi ma femme, et presque Ambassadrice,
Venez ; car je vous aime, et je suis cependant
Ambassadeur d'Afrique, et bien Ambassadant ;
505 Mais contre vos attraits n'ayant point de parade,
Pour vous faire l'amour je me des-Ambassade :
Car des Ambassadeurs étant fort au dessous,
L'Ambassade est à cru quand on parle avec vous.
Aï ! De ce soupir, Patron que vous en semble ?

LAZARILLE.

510 Il est doux !

GUSMAN.

Il est vrai, répondez donc.

STÉPHANIE.

Je tremble.
Pour connaître aisément votre rang glorieux,
Il ne faut qu'un moment regarder dans vos yeux,
On y remarque un air qui de votre Excellence
Découvre les vertus, et fait voir la naissance :

515 Aussi, d'un rang si haut je ne sais trop le pouvoir,
Pour vouloir abuser du bonheur de vous voir,
Et j'en fais trop d'état pour oser jamais croire,
Que d'un honteux amour vous souilliez votre gloire.
520 Songez, Seigneur, songez que mon rang est trop bas,
Il vous faut...

GUSMAN.

Mon enfant, je ne l'ignore pas ;
Je sais ce qu'il me faut, mais quoique je le sache,
Pour vous faire m'aimer je me fais une tache ;
Mais beauté printanière apprenez qu'il m'est doux,
D'être noir comme un Diable, et d'être aimé de vous.

STÉPHANIE.

525 Mais un Ambassadeur vouloir...

GUSMAN.

Point de scrupules,
Souvent les Grands Seigneurs sont les plus ridicules ;
Aussi donc votre esprit ne doit pas s'alarmer,
De voir mon Excellence avoir pu vous aimer.

STÉPHANIE.

M'aimer ?

GUSMAN.

Oui vous aimer, votre beauté m'enivre,
530 Vous me verriez mourir, si je cessais de vivre :
Car, par exemple, un homme, oui je tiens pour certain,
Qu'un homme qui se meurt est si près de la fin,
Qu'il s'en faut peu souvent que la mort ne l'attrape,
Et quand la mort nous tient rarement on échappe,
535 Partant si vous étiez insensible pour moi,
Vous me verriez mourir, et sans savoir pourquoi :
Mais si pour m'obliger vous vouliez vous résoudre,
A m'aimer tant soit peu, nous pourrions en découdre,
Et dès ce même jour l'un et l'autre conjoints,
540 À grossir notre race appliquer tous nos soins.

LAZARILLE, bas.

Quel brutal !

FERDINAND.

Sur ce point...

GUSMAN.

Hibou, dont le cœur gronde,
Taisez-vous.

FERDINAND.

Sur ce point il faut que je réponde.

GUSMAN.

Paix, vous dis-je.

FERDINAND.

Seigneur...

GUSMAN.

C'est trop Seigneurier,
Je suis ambassadeur, et me veux marier.

LAZARILLE.

545 Mais Seigneur comme père il faut...

GUSMAN.

Monsieur son plege,
Loin de vous accorder un plus grand privilège,
Je suis votre ennemi si pour lui vous parlez ;
Pour vous la belle Alix parlez si vous voulez.

STÉPHANIE.

550 Un hymen entre nous a si peu d'apparence,
Que je n'ose, Seigneur en former l'espérance ;
Vous pouvez donc prétendre en me faisant la Cour,
D'attirer des respects, et non pas de l'amour.
Vous m'aimez ? Vous, Seigneur ? Moi qui suis...

GUSMAN.

Esprit cruche,
555 Nourrisson d'un vieillard qui semble une guenuche,
Après que noblement j'ai dépeint mon ardeur,
N'a-t-elle encore pu pénétrer votre cœur ?
Je vous aime, vous dis-je, et mon âme abattue,
Cède au cruel effort de l'amour qui me tue,
560 Et je suis à présent, tel que des Matelots
Que le destin expose à la merci des flots,
Et qui sur le dos vert du compère Neptune,
Pensent journellement établir leur fortune,
Quand au malheur pour eux un vent rude et fatal,
Enfle...rompt...calme...brise...enfin je suis fort mal.
565 Doutez-vous encore que je cherche à vous plaire,
Puisque je vous étale une preuve si claire ?
Et m'allèguerez-vous de vos sottises raisons,
Puisque je vous confonds par des comparaisons ?

STÉPHANIE.

570 Il suffit, un grand cœur n'est jamais hypocrite ;
Mais, Seigneur, quand je songe à mon faible mérite,
Je crois peu, quelques feux dont vous soyez épris,
Qu'un Esprit si sublime ait pu s'être mépris.
Donc si votre Excellence a pour moi quelque zèle,
Souffrez qu'elle m'en donne une marque plus belle,

575 Et cachant ce qu'en vous je dois voir de suspect,
Faites naître un amour qui succède au respect.

Elle sort.

FERDINAND.

Monseigneur, excusez si pour m'être fidèle...

GUSMAN.

Tu peux suivre sa piste et courir après elle.

FERDINAND.

Mais...

GUSMAN.

Mais.

LAZARILLE.

Et quoi, Seigneur, faut-il ?...

GUSMAN.

580 À me rompre la tête, Interprète d'amour !
Est-ce à ton tour

FERDINAND.

Comme ami...

GUSMAN.

Comme ami....Sais-tu bien que j'abonde ?....
Sors te dis-je : Et pour toi. Belzébuth te confonde.
Bonjour.

SCÈNE IV.

Lazarille, Fabrice.

LAZARILLE.

Quoi donc cet homme à qui rien n'est égal,
A si peu de vertus et paraît si brutal ?
585 C'est là ce rare Esprit à qui l'on rend hommage,
Qui d'un grand Potentat représente l'Image ?
Et tu m'oses parler d'étouffer mon amour ?
Et tu peux te résoudre à lui faire la Cour ?
Toi qui m'as dit cent fois que tu hais la bassesse,
590 Tu peux par complaisance applaudir sa faiblesse ?
Sa grandeur t'éblouit, et tu n'aperçois pas,
Qu'avec toute sa pompe il n'a rien que de bas :
Si d'abord j'ai souri aux souhaits de ce rustre,
J'ai cru qu'un rang suprême occupait un Illustre ;
595 Mais je prends de l'audace en quittant mon erreur,
Puisque tout son mérite est d'avoir du bonheur.
Ce cœur farouche....

FABRICE.

Ami, sois un peu moins crédule,
C'est à force d'aimer qu'il paraît ridicule,
Et je vois aisément par un tel procédé,
600 La violente ardeur dont il est obsédé.
Si tu pouvais l'entendre au moment qu'il s'explique,
Et qu'il parle au profit de la chose publique,
Ton oreille charmée, et tes sens interdits,
Deviendront les garants de ce que je te dis.

SCÈNE V.

Gusman, Lazarille, Fabrice.

GUSMAN, en habit de valet.

605 Monsieur, je viens...

FABRICE.

Tantôt tu me diras le reste.

LAZARILLE.

Quel qu'il soit à son sort je veux être funeste,
De cet Ambassadeur je méprise le rang,
Je prétends lui planter un poignard dans le flanc.

GUSMAN, bas.

Fi.

LAZARILLE.

Qu'il soit généreux, qu'il ait l'esprit sublime,
610 Que chacun le respecte, et que chacun l'estime,
Pour souffrir que ce bras lui devienne fatal,
Il suffit qu'il m'outrage, et qu'il soit mon Rival.
Il verra ce que c'est qu'attaquer Lazarille.

GUSMAN, bas.

Diab!e, que j'ai bien fait de quitter la Roupille.

FABRICE.

615 Mais considère Ami.....

LAZARILLE.

Tout est considéré,
Mon voyage à Tolède est déjà différé :
Dans l'état où je suis je n'ai plus d'autre ennui,
Que d'assouvir ma rage aux dépens de sa vie.
Et s'il était ici dans ce même moment,
620 Je saurais l'immoler à mon ressentiment.

GUSMAN.

Monsieur : ah !

FABRICE.

Ne crains rien.

GUSMAN.

S'il me jette une œillade,
Et qu'il remarque en moi quelques traits d'Ambassade.

FABRICE.

Cède, cède à celui qui combat ton ardeur,
Souviens-toi que d'Afrique il est Ambassadeur.
625 Songe...

LAZARILLE.

Pour m'apaiser vainement tu t'efforces,
Loin d'éteindre mon feu tu redoubles ses forces,
Et si tu n'avais pas la bonté de m'aimer,
C'est toi qui contre lui me devrais animer.
Puis-je ne un même jour sans mourir de tristesse,
630 Savoir la mort d'un Père et perdre une Maîtresse ?
Non, non quelques effets qu'il en puisse avenir,
L'ambassadeur me choque, et je veux l'en punir.
Toi qui de ce Rival a vu naître la flamme,
Ôtes si tu le peux ce dessein de son âme ;
635 Sinon sa mort est sûre, et je te le promets.
Adieu.

SCÈNE VI.
Fabrice, Gusman.

GUSMAN.

Vas-t'en au Diable, et ne reviens jamais.
Peste quel avaleur de pois gris ! Dans sa bouche
Je ne ferais non plus que ferait une mouche.

FABRICE.

640 D'un autre stratagème il nous faut effrayer :
Car, suivant ma pensée, il vient de t'effrayer,
Et tu ne veux plus être Ambassadeur d'Afrique ?

GUSMAN.

Ci-fait.

FABRICE.

A m'obliger, ton soin si fort s'applique ?

GUSMAN.

Et quoi donc !

FABRICE.

Dès ce soir, tu peux donc, cher Valet...

GUSMAN.

645 Vous souhaiter au Diable avec l'autre Argoulet.
Que votre esprit est prête aux desseins qu'il se forge :
Qu'au couteau d'un meurtrier j'aille tendre la gorge,
Et que dans un amour qui me touche fort peu,
Quand le cœur vous en dit, je sois mis sur le jeu ;
Nescio vos, Seigneur, car Gusman n'est pas homme,
650 Qui pour votre plaisir soit content qu'on l'assomme,
Et puisqu'en votre amour vous n'êtes pas plus Grec,
Pour des Ambassadeurs torchez-en vous le bec.

FABRICE.

L'intrigue être si belle, et ne pas la poursuivre !

GUSMAN.

Vouloir obstinément que je cesse de vivre !

FABRICE.

655 Mais Gusman...

GUSMAN.

Mais, Monsieur, je ne suis point d'avis,
De me faire étrier dessous de beaux habits.

FABRICE.

Quel plaisir peux-tu prendre à commettre ces fautes ?

GUSMAN.

Un plus grand que de voir qu'on me brise les côtes,
Car qui d'un coup motel me ferait un présent,
660 Me ferait ce me semble un plaisir peu plaisant.

FABRICE.

Au moins sois-moi propice au dessein que j'invente,
De l'Hôte à mon Rival tu connais la servante ?

GUSMAN.

À peu près.

FABRICE.

Tu sais bien si par quelque Louis,
On peut charmer ses yeux et les rendre éblouis.
665 Et si dans mon dessein je me puis servir d'elle.

GUSMAN.

Préparer de l'argent, c'est une bagatelle,
On la baise gratis.

FABRICE.

Réponds mieux à mon sens,
Et sois plus favorable à l'ardeur que je sens.
Ma plus pressante envie est de voir Lazarille,
670 Quitter l'Andalousie et marcher en Castille,
Tandis que Stéphanie écoutant mes soupirs,
Deviendra plus sensible à mes justes désirs ;
Pour donc précipiter son voyage de Tolède,
Voyons cette servante, et demandons son aide.
675 Mais avant que Gusman fasse rien de nouveau,
Je veux le faire boire à regorge museau.

GUSMAN.

De quel vin.

FABRICE.

Du meilleur.

GUSMAN.

Vous avez bien la mine,
De me faire avaler de ce casse poitrine,
De ce vin baptisé, que l'on donne aux laquais,
680 Qui fait du mal au ventre, et n'enivre jamais.

FABRICE.

Point, je veux que ce soir tu manges à ma table.

GUSMAN.

Moi ?

FABRICE.

Toi.

GUSMAN.

Pour vous servir j'affronterai le Diable.
Allons jeter les yeux sur des mets délicats,
Et caressons ensemble et les pots et les plats.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Henriquez, Le Servante.

LA SERVANTE.

685 Monsieur, vous voyez bien qu'étant l'heure qu'il est,
On se loge où l'on peut, et non où l'on se plaît,
Dans cette Hôtellerie aucun bouge ne chôme,
Et je ne pense pas que dans tout le Royaume
On rencontre un Hôtel qui soit plus fréquenté,
690 Dans un logis si grand un lit seul est resté ;
Des deux que vous voyez, le lit vert est le votre,
Un jeune homme habillé repose dessus l'autre,
Il est plein de tristesse, allez au petit pas,
Et faites s'il se peut qu'il ne s'éveille pas.

HENRIQUEZ.

695 Puisque dans le lit vert il faut que je repose,
De vos soins cette nuit je ne veux autre chose,
Emportez la chandelle, et me laissez ici.

LA SERVANTE.

Et vous déshabiller ?

HENRIQUEZ.

N'ayez point ce souci.

LA SERVANTE.

Mais vous ne verrez goutte, et je crains...

HENRIQUEZ.

700 Laissez-moi seul vous dis-je, et fermez cette porte. Il n'importe,
Surtout n'oubliez pas d'aller chez Ferdinand.

LA SERVANTE.

Il suffit, son logis est du notre attenant,
Je ne vous promets rien qu'aisément je ne tienne.

HENRIQUEZ.

705 Il faut qu'un grand matin faire en sorte qu'il vienne,
Et que de Stéphanie il soit accompagné.

LA SERVANTE.

c'est assez que vous m'avez enseigné
Ce qu'il faut faire.

HENRIQUEZ.

Allez.

LA SERVANTE.

J'obéis.

SCÈNE II.

HENRIQUEZ, seul.

La courtière
Qui du flambeau du jour commence la carrière,
N'est pas encore prête à faire son retour,
710 Il faut donc dans ce lieu que j'attende le jour,
Et que dessus ce lit je fasse un petit somme :
Mais de peur qu'en marchant je n'éveille cet homme,
A ne pas le troubler appliquons notre effort,
Et cédon's au pouvoir du frère de la mort.

SCÈNE III.

**Lazarille, Henriquez endormis, Gusman
faisant l'Esprit.**

GUSMAN.

715 Peste tout tourne, où suis-je ? Ô Cambrouse endiablée !
Qui pour quatre Louis rend ma tête troublée,
Que Lucifer t'emporte avec ton chien de trou,
Qui n'est qu'un engin propre à me tordre le cou,
Je ne puis manier cette lanterne sourde,
720 Fallait-il faire Esprit une tête si lourde,
Loin d'être courageux, je crains une vapeur,
Et je tremble de peur de donner de la peur,
Pourtant quoi que je fasse il faut tout entreprendre,
Sinon pour en donner en tout cas pour en prendre.
725 Voyons, mon fils, ton Père Henriquez de Galas,
Mourut le même jour qu'arriva son trépas :
Or comme il ne vis plus et qu'il est sous la tombe,
De peur que chez le Diable en peu d'heure il ne tombe,
730 Il faut sans balancer que tu partes demain,
Pour rendre mille écus dérobez de ma main ;

Mais réponds à ma voix, c'est ton père...

LAZARILLE.

Ah ! Mon Père,
Dont le trépas funeste à causé ma misère,
Demeurez.

GUSMAN.

Quelque sot.

LAZARILLE.

Vous fuyez.

GUSMAN.

Je sais bien,
Aussi bien avec toi je ne gagnerais rien.

LAZARILLE.

735 Pourquoi me fuir ?

GUSMAN.

À tort son esprit s'embarrasse,
Je fais le même bien que je veux qu'on me fasse,
Ne m'approche non plus que je veux t'approcher.

LAZARILLE.

Peut-être ici quelqu'un est venu se cacher,
Cherchons.

GUSMAN.

Où faudra-il qu'à présent je me niche,
740 Si tantôt chaque coup vaut écu, je suis riche,
Je vais être assommé s'il me peut entrevoir.

LAZARILLE.

Rien ne s'offre à mes yeux que pour me décevoir,
Et dans l'abîme affreux où mon malheur me plonge,
Je ne vois rien de vrai que l'image d'un songe,
745 Afin que ma douleur puisse un peu s'apaiser,
Encore quelques moments tâchons de reposer,
Et gardons à causer du trouble aux autres chambres.

GUSMAN.

Je ne prétendais pas remporter tous mes membres,
Et pour m'empêcher d'être Henriquez de Gallas,
750 J'aurais volontiers mis les oreilles à bas ;
Qu'un poltron a de peine à donner de la crainte !
Emploi de faire peur je te prends par contrainte ;
Pourtant tu n'as pas lieu de te plaindre de moi,
Tu veux épouvanter, épouvantable emploi ;
755 Et pour mieux faire voir que ta force est extrême,
Qui te doit exercer épouvante lui-même,
A parler franchement l'avantage est petit,

D'avoir peu de cervelle et de faire de l'Esprit,
Ou plutôt jusqu'ici l'aventure est nouvelle,
760 De trouver un esprit qui n'a point de cervelle.
Cœur poltron, sois cœur brave et t'arme jusqu'au point,
De donner de la peur et de n'en prendre point,
En faveur de Fabrice, ô cœur prends cette peine,
Sois moins cœur de Gusman, que cœur de Capitaine,
765 Ou bien à ce dormeur fais connaître à son dam,
Un cœur de Capitaine en un cœur de Gusman ;
Me le promets-tu cœur ? Oui j'entends ta réponse,
Déjà le nez m'en enfle, et le sourcil m'en fronce,
Et ta haute assurance assure assurément,
770 Un trembleur qui tremblait d'avoir du tremblement
Pour la seconde fois faisons peur. Lazarille,
Quiconque fait un fils ne fait pas une fille,
Si bien que je conclus qu'alors que je te fis,
Ne faisant point de fille, il fallut faire un fils.
775 Pour donc à mon repos être utile et prospère,
Il faut restituer les larcins de ton Père,
Et partir de Séville à la pointe du jour,
Pour aller à Tolède établir ton séjour.
Ton père...

LAZARILLE.

780 Quoi, mon Père ? Ah ! Si mon sort vous touche,
Pour dire encore un mot, daignez ouvrir la bouche,
Adoucissez l'ennui dont je suis travaillé,
Parlez.

GUSMAN.

Adieu le cœur, puisqu'il est éveillé.

LAZARILLE.

En quel trouble mon âme est-elle ensevelie ?
Ô bizarre destin ! Sort fatal !

GUSMAN.

785 C'est folie,
Pour animer mon cœur j'ai beau faire un effort,
Je ne suis point vaillant si ce n'est quand il dort.

LAZARILLE.

Au moins permettez donc que mon œil se défile,
Et cessez s'il se peut d'affliger Lazarille.

HENRIQUEZ.

790 Lazarille, bons Dieux ! Où je suis insensé ;
Où ce nom dans ce lieu vient d'être prononcé.

LAZARILLE.

Je souhaite une chose impossible,
Qui n'est plus ce qu'un esprit ne peut être visible :
Mais à mon triste sort soyez moins endurci,
Et dites pour le moins si vous êtes ici.

HENRIQUEZ.

795 Oui, j'y suis Lazarille.

GUSMAN.

Ô surprise effroyable !
Les Enfers pour me perdre ont vomi quelque Diable,
Qui pour venger ma fourbe employant ses efforts,
Châtiera mon esprit aux dépens de mon corps.
Adieu Gusman.

LAZARILLE.

800 Suffit, mais soulagez ma peine,
Dites si dans ce lieu c'est moi qui vous amène.

HENRIQUEZ.

Nullement.

GUSMAN.

En effet, Belzébuth je le crois,
Tu ne viens pas pour lui, tu ne viens que pour moi.

LAZARILLE.

805 Enfin donc ma douleur à votre âme soumise,
De pouvoir vous toucher la faveur m'est permise,
Je vous tiens.

GUSMAN.

Pauvre Esprit ! Où te fourreras-tu ?

LAZARILLE.

810 Vous voyez Lazarille à vos pieds abattu,
Je veux vous obéir, rien ne m'est difficile,
Je sais que vous voulez que je quitte Séville,
J'y consens pour vous plaire, et immole en ce jour,
M'amour à la nature, et moi-même à l'amour.

HENRIQUEZ.

Quel discours ambigu ?

GUSMAN.

Que le Diable te gratte,
Grâce au bon Jupiter je suis hors de ta patte,
Attrapons quelque coin.

HENRIQUEZ.

Je te tiens mon cher fils.

GUSMAN.

Je plus infortuné de la troupe d'Esprits,

815 OÙ t'es-tu là rangé ?

HENRIQUEZ.

Quel ennui te possède ?
Il est vrai que je veux te revoir à Tolède :
Mais loin qu'en tes projets je te veuille trahir,
Obéir à l'amour c'est assez m'obéir.

GUSMAN.

Enfilons la venelle.

LAZARILLE.

820 Obéir à l'amour, c'est vous plaire mon père,
Ô fortune prospère,

HENRIQUEZ.

Sans doute.

GUSMAN.

En quel endroit pourrait être mon trou,
Si j'ouvre ma lanterne ils me rompent le cou,
Il faut donc se résoudre, ô trop sourde lanterne,
A ne pas ouvrir de peur qu'on me discerne.

HENRIQUEZ.

825 Parle-moi.

LAZARILLE.

pour répondre à l'amour paternel,
Je dois vous souhaiter un repos éternel ;
Et qu'à mes vœux ardents le Ciel étant propice,
Vous sentiez sa clémence, et non pas sa justice.

HENRIQUEZ.

C'est mal prendre son temps pour ce triste propos.

GUSMAN.

830 Quelle grêle de coups va tomber sur mon dos.
C'est bien fait, aussi bien je suis trop téméraire,
Et j'eus trop peu d'esprit quand je le voulus faire.

LAZARILLE.

Touchant les mille écus autrefois mal acquis,
Que de restituer je suis par vous requis,
835 Puisque pour être heureux il faut être sans tâche,
Et qu'à vous contenter fortement je m'attache,
Votre ombre vagabonde aura droit désormais
De goûter des douceurs qui ne cessent jamais.

HENRIQUEZ.

Il a perdu le sens, quelle angoisse mortelle !
840 Depuis quel temps, mon fils, n'as-tu plus de cervelle ?
Hélas !

LAZARILLE.

Si mon esprit vous paraît altéré,
C'est depuis votre mort qu'il est donc égaré ?

HENRIQUEZ.

Ma mort !

GUSMAN.

D'être rossé je sens approcher l'heure.

HENRIQUEZ.

845 Je sais que dans mon âge il est temps que je meure,
Nous naissons pour mourir ; mais malgré cette loi
Mon jour n'est pas venu, je vis.

LAZARILLE.

Pardonnez-moi ;
Vous êtes mort mon Père, et la chose est certaine.

GUSMAN.

Pour si peu qu'il est mort ce n'en est pas la peine.

HENRIQUEZ.

850 Si je suis mort, c'est donc sans m'en apercevoir :
Mais de quelle personne as-tu pu le savoir.

LAZARILLE.

Je tiens de Don Raymond cette triste nouvelle.

HENRIQUEZ.

Il faut le détromper, hola de la chandelle.

GUSMAN.

De la chandelle, hélas ! La feinte va finir,
J'ai si bien fait le mort qu'il le faut devenir.

HENRIQUEZ.

855 De la clarté, fus donc, hola ! vite mon Maître,
Dès que tu me verras, tu sauras me connaître.

LAZARILLE.

Cependant ma frayeur est sans comparaison.

GUSMAN.

S'il faut faire l'Esprit, faisons le par raison,
Et tâchons d'éviter les coups qu'on nous prépare.

SCÈNE IV.

L'Hôte, Lazarille, Henriquez, Gusman.

L'HÔTE, avec une chandelle.

860 Pourquoi faire Messieurs un si grand tintamarre ?
D'où vient que du sommeil...

GUSMAN.

Mon fils.

L'HÔTE, se laissant tomber, et la chandelle s'éteint.

Hélas mon Dieu !
Quel horrible fantôme est gîté dans ce lieu ?
À moi vite garçons, de la clarté.

HENRIQUEZ.

Je pâme !

LAZARILLE.

Une peur effroyable a coulé dans mon âme.

L'HÔTE.

865 Je vois d'autre chandelle.

SCÈNE V.

**Des Garçons, L'Hôte, Henriquez, Lazarille,
Gusman.**

L'HÔTE.

Ah ! Messieurs qu'est-ceci ?
Parlez.

HENRIQUEZ.

Je n'en sais rien.

LAZARILLE.

Je n'en sais rien aussi,
Tout me devient fatal, Ciel quelle est ma misère !
Est-ce en vous que je vous l'ombre de feu mon père.

HENRIQUEZ.

Tu vois ton père en vie.

LAZARILLE.

Hé bien, j'en suis d'accord,
870 Vous qui donc êtes-vous ?

GUSMAN.

Je suis ton père mort,
Oui, je suis, ô garçon ! Qui de moi voulut naître,
Aussi bien trépassé qu'aucun autre puisse être.

LAZARILLE.

875 Tout me confond, mon trouble est plus fort que devant ;
Enfin mon père mort, ou mon père vivant,
Si de vous, ou de vous je reçus la naissance,
Donnez-m'en l'un ou l'autre une claire apparence.

HENRIQUEZ.

Dans les traits de ton père envisage les tiens.

GUSMAN.

La mort que j'ai soufferte a changé tous les miens,
C'est un monstre infernal revêtu de ma forme.

LAZARILLE.

880 Est-il vrai que je veille, ou si c'est que je dorme.

HENRIQUEZ.

Tu te laisses surprendre, et ne m'écoute pas.

LAZARILLE.

Que direz-vous, mon père a souffert le trépas,
J'en suis certain.

GUSMAN.

D'accord.

HENRIQUEZ.

En vain donc je te prêche,

GUSMAN, bas.

885 De rentrer dans mon trou l'un et l'autre m'empêche,
J'en enrage.

LAZARILLE.

Il est temps de finir ma douleur,
L'un des deux est sans doute, ou Sorcier, ou Voleur.

L'HÔTE.

C'est ma pensée, et l'ombre en a bien l'encolure.

GUSMAN.

Ah ! Gros ventre de son, qui me fait une injure,
Malheur sur la maison de qui choque les morts.

LAZARILLE.

890 Qui des deux soit mon père, excusez mes efforts.

GUSMAN.

À mon secours, mon Maître, on me veut mener pendre.

SCÈNE VI.

**Fabrice, Gusman, Lazarille, Henriquez,
L'Hôte, Ses Garçons.**

FABRICE.

Ne crains rien, je parais, et je viens te défendre.

LAZARILLE.

Fabrice ! Ô juste Ciel !

FABRICE.

C'est Fabrice en effet,
Qui fut de tes amis toujours le plus parfait ;
895 Mais qui cesse de l'être en son malheur extrême,
Puisqu'il trouve un Rival dans un autre soi-même.
Celui qui cette nuit t'a causé de la peur,
Dès hier était d'Afrique un faux Ambassadeur ;
C'est Gusman mon Valet dont tu vois la figure,
900 Qui de ton oncle même imita l'écriture,
Et qui pour t'éloigner d'un objet plein d'appas,
De ton père vivant t'annonça le trépas.

LAZARILLE.

Déloyal confident d'une ardeur infinie,
Quoi ! Ton cœur en secret brûle pour Stéphanie ?
905 Tu l'aimes !

HENRIQUEZ.

Stéphanie !

FABRICE.

Oui ! J'en suis amoureux,
Cette beauté charmante est l'objet de mes vœux.

LAZARILLE.

Je l'aime aussi Fabrice, et je sais qu'elle m'aime,
Et j'attends des Dieux la puissance suprême.....

HENRIQUEZ.

Point de serments, mon fils, vous Fabrice espérez.

LAZARILLE.

910 Quoi vous voulez ma perte et vous l'en assurez ?
Un Père m'opprimer, consentir à ma peine :
Mais, ô Dieux ! j'aperçois Ferdinand qui l'amène,
Qu'est-ceci !

FABRICE.

Juste Ciel !

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

**Ferdinand, Stéphanie, Lazarille, Henriquez,
Gusman, Fabrice.**

HENRIQUEZ.

Approchez bon vieillard.

FERDINAND.

Vous ai-je pas, Monsieur, déjà vu quelque part ?

HENRIQUEZ.

915 Cela peut.

FERDINAND.

J'ignore en quel lieu ce peut être.

HENRIQUEZ.

Cette moitié d'anneau vous le fera connaître.

LAZARILLE.

Qu'entends-je ?

FERDINAND.

C'est donc vous ? Ah ! Je vous reconnais.

HENRIQUEZ.

ne cherchez désormais votre Père qu'en moi,
Je le suis, Stéphanie.

FABRICE.

Ô bonheur !

LAZARILLE.

Ô disgrâce !

STÉPHANIE.

920 Vous, mon Père !

FERDINAND.

Lui-même.

HENRIQUEZ.

Ah ! Que je vous embrasse
Ma fille. Lazarille amortis ton ardeur,
Au lieu d'une Maîtresse envisage une Sœur.

FERDINAND.

Une Sœur, je la tiens...

STÉPHANIE.

Quoi, vous êtes son père ?

LAZARILLE.

925 Il l'est ; De votre amant il devient votre frère,
Quel besoin aviez-vous de cacher si longtemps....

HENRIQUEZ.

Ailleurs je t'en dirai les secrets importants,
Ce bonhomme sait tout. Cependant de Fabrice,
Ma chère Stéphanie acceptez le service.

FERDINAND.

Mais, Monsieur, j'espérais.....

HENRIQUEZ.

Il est juste, espérez.

FERDINAND.

930 Mon ardeur...

HENRIQUEZ.

M'est connue.

FERDINAND.

Et de plus vous saurez...

HENRIQUEZ.

Il suffit ; vous verrez que je suis raisonnable.

FERDINAND.

Que plutôt ne te vois-je emporter par le Diable :
Ah ! Je suis mort.

GUSMAN.

Fort bien, notre espoir décevant,
Te fait le Vivant Mort, et moi le MORT VIVANT.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et Privilège du Roi, donné à Paris le 2 Mai 1662 signé par le Roi en son Conseil, DUMOLEY ; il est permis à JEAN GUIGNARD fils, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer une Pièce de Théâtre, intitulée, Le Mort Vivant, par le Sieur Boursault, et ce durant le temps de cinq années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la première fois. Et défense sont faites à tous Imprimeurs, Libraires et autres, de l'imprimer, ou faire imprimer, vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre sans le consentement du dit Exposant, à peine aux contrevenants de trois mille livres d'amende, confiscation des exemplaires, et de tous dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilège.

Et ledit Jean Guignard a associé au présent Privilège Nicolas Pépingué et Etienne Loison Marchands Libraires à Paris, pour en jouir suivant l'accord fait entre eux.

Les exemplaires ont été fournis.

Registré sur le Livre de la Communauté des Im[primeurs]

Achévé d'imprimer pour la première fois le premier Juin 1662.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].